

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS I

**AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA**



★ *Minuit
double*

AUSCHWITZ ET APRÈS I

AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA

OUVRAGES DE CHARLOTTE DELBO



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

I. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

II. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

III. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, 1977 ; Berg International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? et autres écrits inédits, Fayard, 2013.

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS I

AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1970/2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Charlotte Delbo

Charlotte Delbo est née en 1913 à Vigneux-sur-Seine (Essonne), de parents immigrés italiens. Après avoir suivi une formation de sténodactylo, elle travaille à Paris comme secrétaire dès l'âge de dix-sept ans. Elle adhère en 1932 au mouvement des Jeunes-communistes. En 1934, elle rencontre Georges Dudach, communiste engagé, très actif au sein du Parti, avec qui elle se marie en 1936. Un an plus tard, elle devient la secrétaire de Louis Jovet, alors directeur du théâtre de l'Athénée. Celui-ci l'avait convoquée après la lecture d'un article sur le théâtre qu'elle avait écrit pour *Les Cahiers de la Jeunesse*, dont Dudach était le rédacteur en chef.

L'été 1941, Charlotte Delbo accompagne la troupe de l'Athénée lors d'une tournée en Amérique du Sud. Georges Dudach, engagé dans la Résistance intérieure, est resté à Paris. Elle décide de le rejoindre dans la clandestinité, contre l'avis de Jovet qui la

supplie de n'en rien faire. Charlotte regagne Paris et retrouve son mari en novembre 1941. Ils vivent cachés, ne se montrent jamais ensemble. Georges sillonne Paris, rencontre ses contacts, transmet des informations pendant que Charlotte tape à la machine des tracts et des journaux clandestins. Mais la police déploie patiemment ses filets. En février 1942, de nombreux membres de leur réseau de résistants communistes sont pris en filature. Les arrestations se multiplient à la mi-février : Georges et Maï Politzer, Danielle Casanova, Lucien Dorland, Lucienne Langlois, puis André et Germaine Pican, Jacques Decour... De filature en filature, l'étau se resserre. Georges Dudach et Charlotte Delbo sont arrêtés le 2 mars 1942 par les brigades spéciales de la Police française. Delbo est emprisonnée à la Santé, où elle reverra son mari une dernière fois, le 23 mai ; Dudach est fusillé le jour même au Mont-Valérien. Transférée en août au Fort de Romainville, puis à Compiègne, Charlotte Delbo quitte la France pour Auschwitz-Birkenau le 24 janvier 1943, dans un wagon à bestiaux, en compagnie de deux cent vingt-neuf autres femmes, majoritairement engagées comme elle dans la Résistance.

Transférée à Ravensbrück au début de l'année 1944, elle est libérée en avril 1945 après vingt-sept mois de déportation. Sur les deux cent trente femmes du convoi de 1943, elles sont quarante-neuf à rentrer. Quelques mois après son retour, dans une maison de

repos en Suisse, elle écrit dans un cahier *Aucun de nous ne reviendra* qui deviendra, vingt-cinq ans plus tard, le premier volume de la trilogie *Auschwitz et après*. À partir de 1947, elle travaille pour l'ONU à Genève. Elle réside douze ans en Suisse avant de regagner Paris, où elle entre au CNRS en 1960, devenant l'assistante du philosophe Henri Lefebvre, qu'elle avait rencontré en 1932. Elle termine sa carrière au CNRS en 1978 et meurt en 1985, âgée de soixante-douze ans.

Auschwitz et après

Charlotte Delbo a gardé pendant vingt ans le manuscrit d'*Aucun de nous ne reviendra*, l'emportant partout avec elle sans pouvoir se décider à le faire publier. C'est l'engagement dans une tout autre cause, la dénonciation de la guerre d'Algérie, qui l'amène à faire paraître son premier livre aux Éditions de Minuit, *Les Belles Lettres*. Révoltée par la guerre coloniale mais ne se sentant pas légitime pour en témoigner directement, elle réunit et présente un ensemble de lettres dans un recueil, se faisant chambre d'écho de l'indignation de ceux qui les ont écrites. Les Éditions de Minuit ont publié *La Question* d'Henri Alleg et une série de témoignages engagés – et plusieurs fois censurés – contre la torture en Algérie. C'est dans cette maison que Charlotte Delbo publiera donc *Les Belles Lettres* en 1961.

Quelques années plus tard, en 1964, Charlotte Delbo apprend par une connaissance du CNRS que Colette Audry recherche des textes écrits par des femmes pour la collection qu'elle dirige aux éditions Gonthier. Elle accepte de leur confier son témoignage de la déportation. Son amie Claudine Riera-Collet propose de le dactylographier pour elle. C'est ainsi qu'*Aucun de nous ne reviendra* paraît pour la première fois en 1965 chez Gonthier. De ce premier témoignage surgit aussitôt un autre livre, né des questions que lui posait son amie pendant la préparation du manuscrit : qui étaient toutes ces femmes, comment s'étaient-elles retrouvées à Auschwitz, quel avait été leur destin ? Charlotte décide de rassembler tout ce qu'elle sait ou peut retrouver sur les deux cent trente femmes. Sur chacune, elle rédige une notice, les notices sont classées par ordre alphabétique. Elle travaille près d'un an à ce livre qu'elle achève en juillet 1965 et porte à Jérôme Lindon aux Éditions de Minuit. *Le Convoi du 24 janvier* paraît en novembre 1965.

Ainsi paraissent en 1965 ses deux premiers livres sur les camps, très différents l'un de l'autre. Tous deux ont une portée universelle : le premier par la sensibilité, l'humanité et la justesse du récit personnel, le second en rapportant le destin de chaque femme d'un point de vue factuel et historique. Si les ventes sont faibles, ces livres recueillent suffisamment d'éloges pour pousser Charlotte Delbo à conti-

nuer le récit d'*Aucun de nous ne reviendra*. Le transfert à Ravensbrück en 1944, la libération des camps, le retour, tout cela était absent du premier livre. De plus elle a écrit, au fil des ans, quelques poèmes dont elle va ponctuer son récit : ainsi se constitue le deuxième volume de la trilogie, *Une connaissance inutile*. Les Éditions de Minuit publient le livre en 1970 et rééditent en même temps *Aucun de nous ne reviendra*.

Le troisième volet vient rapidement après : les recherches faites pour le *Convoi*, les camarades survivantes retrouvées, les échanges avec celles-ci et les amitiés renouées avaient donné l'idée à Charlotte d'écrire sur cela aussi : que devient-on *après* Auschwitz ? Dans *Mesure de nos jours*, qui clôt en 1971 la trilogie *Auschwitz et après*, elle fait le portrait de ses camarades rescapées. Chacune à sa façon a construit sa propre stratégie, plus ou moins consciente, pour tenter de vivre alors que rien ne sera jamais plus comme avant, parce qu'on n'en est jamais vraiment *revenu*.

*Aujourd'hui, je ne suis pas sûre que
ce que j'ai écrit soit vrai. Je suis sûre
que c'est véridique.*

RUE DE L'ARRIVÉE, RUE DU DÉPART

Il y a les gens qui arrivent. Ils cherchent des yeux dans la foule de ceux qui attendent ceux qui les attendent. Ils les embrassent et ils disent qu'ils sont fatigués du voyage.

Il y a les gens qui partent. Ils disent au revoir à ceux qui ne partent pas et ils embrassent les enfants.

Il y a une rue pour les gens qui arrivent et une rue pour les gens qui partent.

Il y a un café qui s'appelle « À l'arrivée » et un café qui s'appelle « Au départ ».

Il y a des gens qui arrivent et il y a des gens qui partent.

Mais il est une gare où ceux-là qui arrivent sont justement ceux-là qui partent

une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus.

C'est la plus grande gare du monde.

C'est à cette gare qu'ils arrivent, qu'ils viennent de n'importe où.

Ils y arrivent après des jours et après des nuits

ayant traversé des pays entiers

ils y arrivent avec les enfants même les petits qui ne devaient pas être du voyage.

Ils ont emporté les enfants parce qu'on ne se sépare pas des enfants pour ce voyage-là.

Ceux qui en avaient ont emporté de l'or parce qu'ils croyaient que l'or pouvait être utile.

Tous ont emporté ce qu'ils avaient de plus cher parce qu'il ne faut pas laisser ce qui est cher quand on part au loin.

Tous ont emporté leur vie, c'était surtout sa vie qu'il fallait prendre avec soi.

Et quand ils arrivent

ils croient qu'ils sont arrivés

en enfer

possible. Pourtant ils n'y croyaient pas.

Ils ignoraient qu'on prît le train pour l'enfer mais puisqu'ils y sont ils s'arment et se sentent prêts à l'affronter

avec les enfants les femmes les vieux parents avec les souvenirs de famille et les papiers de famille.

Ils ne savent pas qu'à cette gare-là on n'arrive pas.

Ils attendent le pire – ils n’attendent pas l’inconcevable.

Et quand on leur crie de se ranger par cinq, hommes d’un côté, femmes et enfants de l’autre, dans une langue qu’ils ne comprennent pas, ils comprennent aux coups de bâton et se rangent par cinq puisqu’ils s’attendent à tout.

Les mères gardent les enfants contre elles – elles tremblaient qu’ils leur fussent enlevés – parce que les enfants ont faim et soif et sont chiffonnés de l’insomnie à travers tant de pays. Enfin on arrive, elles vont pouvoir s’occuper d’eux.

Et quand on leur crie de laisser les paquets, les édredons et les souvenirs sur le quai, ils les laissent parce qu’ils doivent s’attendre à tout et ne veulent s’étonner de rien. Ils disent « on verra bien », ils ont déjà tant vu et ils sont fatigués du voyage.

La gare n’est pas une gare. C’est la fin d’un rail. Ils regardent et ils sont éprouvés par la désolation autour d’eux.

Le matin la brume leur cache les marais.

Le soir les réflecteurs éclairent les barbelés blancs dans une netteté de photographie astrale. Ils croient que c’est là qu’on les mène et ils sont effrayés.

La nuit ils attendent le jour avec les enfants qui pèsent aux bras des mères. Ils attendent et ils se demandent.

Le jour ils n'attendent pas. Les rangs se mettent en marche tout de suite. Les femmes avec les enfants d'abord, ce sont les plus las. Les hommes ensuite. Ils sont aussi las mais ils sont soulagés qu'on fasse passer en premier leurs femmes et leurs enfants.

Car on fait passer en premier les femmes et les enfants.

L'hiver ils sont saisis par le froid. Surtout ceux qui viennent de Candie la neige leur est nouvelle.

L'été le soleil les aveugle au sortir des fourgons obscurs qu'on a verrouillés au départ.

Au départ de France d'Ukraine d'Albanie de Belgique de Slovaquie d'Italie de Hongrie du Péloponnèse de Hollande de Macédoine d'Autriche d'Herzégovine des bords de la mer Noire et des bords de la Baltique des bords de la Méditerranée et des bords de la Vistule.

Ils voudraient savoir où ils sont. Ils ne savent pas que c'est ici le centre de l'Europe. Ils cherchent la plaque de la gare. C'est une gare qui n'a pas de nom.

Une gare qui pour eux n'aura jamais de nom.

Il y en a qui voyagent pour la première fois de leur vie.

AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA

Il y en a qui ont voyagé dans tous les pays du monde, des commerçants. Tous les paysages leur étaient familiers mais ils ne reconnaissent pas celui-ci.

Ils regardent. Ils sauront dire plus tard comment c'était.

Tous veulent se rappeler quelle impression ils ont eue et comme ils ont eu le sentiment qu'ils ne reviendraient pas.

C'est un sentiment qu'on peut avoir eu déjà dans sa vie. Ils savent qu'il faut se défier des sentiments.

Il y a ceux qui viennent de Varsovie avec de grands châles et des baluchons noués

il y a ceux qui viennent de Zagreb les femmes avec des mouchoirs sur la tête

il y a ceux qui viennent du Danube avec des tricots faits à la veillée dans des laines multicolores

il y a ceux qui viennent de Grèce, ils ont emporté des olives noires et du rahat-lokoum

il y a ceux qui viennent de Monte-Carlo

ils étaient au casino

ils sont en frac avec un plastron que le voyage a tout cassé

ils ont des ventres et ils sont chauves

ce sont de gros banquiers qui jouaient à la banque

il y a des mariés qui sortaient de la synagogue
avec la mariée en blanc et en voile toute fripée
d'avoir couché à même le plancher du wagon
le marié en noir et en tube les gants salis
les parents et les invités, les femmes avec des
sacs à perles

qui tous regrettent de n'avoir pu passer à la
maison mettre un costume moins fragile.

Le rabbin se tient droit et marche le premier.
Il a toujours été un exemple aux autres.

Il y a les fillettes d'un pensionnat avec leurs
jupes plissées toutes pareilles, leurs chapeaux à
ruban bleu qui flotte. Elles tirent bien leurs
chaussettes en descendant. Et elles vont genti-
ment par cinq comme à la promenade du jeudi,
se tenant par la main et ne sachant. Que peut-
on faire aux petites filles d'un pensionnat qui
sont avec la maîtresse ? La maîtresse leur dit :
« Soyons sages, les petites. » Elles n'ont pas
envie de n'être pas sages.

Il y a les vieilles gens qui recevaient des
nouvelles des enfants en Amérique. Ils ont de
l'étranger l'idée que leur en donnaient les cartes
postales. Rien ne ressemblait à ce qu'ils voient
ici. Les enfants ne le croiront jamais.

Il y a les intellectuels. Ils sont médecins ou
architectes, compositeurs ou poètes, ils se dis-
tinguent à la démarche et aux lunettes. Eux aussi
ont vu beaucoup dans leur vie. Ils ont beaucoup

étudié. Certains ont même beaucoup imaginé pour faire des livres et rien de leurs imaginations ne ressemble à ce qu'ils voient ici.

Il y a tous les ouvriers fourreurs des grandes villes et tous les tailleurs pour hommes et pour dames, tous les confectionneurs qui avaient émigré à l'Occident et qui ne reconnaissent pas ici la terre des ancêtres.

Il y a le peuple inépuisable des villes où les hommes occupent chacun son alvéole et ici maintenant cela fait d'interminables rangs et on se demande comment tout cela pouvait tenir dans les alvéoles superposés des villes.

Il y a une mère qui calotte son enfant cinq ans peut-être parce qu'il ne veut pas lui donner la main et qu'elle veut qu'il reste tranquille à côté d'elle. On risque de se perdre on ne doit pas se séparer dans un endroit inconnu et avec tout ce monde. Elle calotte son enfant et nous qui savons ne le lui pardonnons pas. D'ailleurs ce serait la même chose si elle le couvrait de baisers.

Il y a ceux qui avaient voyagé dix-huit jours qui étaient devenus fous et s'étaient entretués dans les wagons et

ceux qui avaient été étouffés pendant le voyage tant ils étaient serrés

évidemment ceux-là ne descendent pas.

Il y a une petite fille qui tient sa poupée sur son cœur, on asphyxie aussi les poupées.

Il y a deux sœurs en manteau blanc qui se promenaient et qui ne sont pas rentrées pour le dîner. Les parents sont encore inquiets.

Par cinq ils prennent la rue de l'arrivée. C'est la rue du départ ils ne savent pas. C'est la rue qu'on ne prend qu'une fois.

Ils marchent bien en ordre – qu'on ne puisse rien leur reprocher.

Ils arrivent à une bâtisse et ils soupirent. Enfin ils sont arrivés.

Et quand on crie aux femmes de se déshabiller elles déshabillent les enfants d'abord en prenant garde de ne pas les réveiller tout à fait. Après des jours et des nuits de voyage ils sont nerveux et grognons

et elles commencent à se déshabiller devant les enfants tant pis

et quand on leur donne à chacune une serviette elles s'inquiètent est-ce que la douche sera chaude parce que les enfants prendraient froid

et quand les hommes par une autre porte entrent dans la salle de douche nus aussi elles cachent les enfants contre elles.

Et peut-être alors tous comprennent-ils.

Et cela ne sert de rien qu'ils comprennent

maintenant puisqu'ils ne peuvent le dire à ceux qui attendent sur le quai

à ceux qui roulent dans les wagons éteints à travers tous les pays pour arriver ici

à ceux qui sont dans des camps et appréhendent le départ parce qu'ils redoutent le climat ou le travail et qu'ils ont peur de laisser leurs biens

à ceux qui se cachent dans les montagnes et dans les bois et qui n'ont plus la patience de se cacher. Arrive que devra ils retourneront chez eux. Pourquoi irait-on les chercher chez eux ils n'ont jamais fait de mal à personne

à ceux qui n'ont pas voulu se cacher parce qu'on ne peut pas tout abandonner

à ceux qui croyaient avoir mis les enfants à l'abri dans un pensionnat catholique où ces demoiselles sont si bonnes.

On habillera un orchestre avec les jupes plissées des fillettes. Le commandant veut qu'on joue des valse viennoises le dimanche matin.

Une chef de block fera des rideaux pour donner à sa fenêtre un air de chambre avec l'étoffe sacrée que le rabbin portait sur lui pour célébrer l'office quoi qu'il lui advînt en quelque lieu qu'il se trouvât.

Une kapo se déguisera avec l'habit et le tube

du marié son amie avec le voile et elles joueront à la noce le soir quand les autres sont couchées mortes de fatigue. Les kapos peuvent s'amuser elles ne sont pas fatiguées le soir.

On distribuera aux Allemandes malades des olives noires et du lokoum mais elles n'aiment pas les olives de Calamata ni les olives en général.

Et tout le jour et toute la nuit
tous les jours et toutes les nuits les cheminées fument avec ce combustible de tous les pays d'Europe

des hommes près des cheminées passent leurs journées à passer les cendres pour retrouver l'or fondu des dents en or. Ils ont tous de l'or dans la bouche ces juifs et ils sont tant que cela fait des tonnes.

Et au printemps des hommes et des femmes répandent les cendres sur les marais asséchés pour la première fois labourés et fertilisent le sol avec du phosphate humain.

Ils ont un sac attaché sur le ventre et ils plongent la main dans la poussière d'os humains qu'ils jettent à la volée en peinant sur les sillons avec le vent qui leur renvoie la poussière au visage et le soir ils sont tout blancs, des rides marquées par la sueur qui a coulé sur la poussière.

Et qu'on ne craigne pas d'en manquer il arrive

AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA

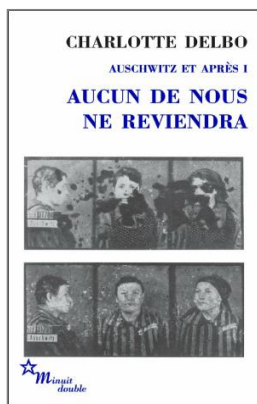
des trains et des trains il en arrive tous les jours et toutes les nuits toutes les heures de tous les jours et de toutes les nuits.

C'est la plus grande gare du monde pour les arrivées et les départs.

Il n'y a que ceux qui entrent dans le camp qui sachent ensuite ce qui est arrivé aux autres et qui pleurent de les avoir quittés à la gare parce que ce jour-là l'officier commandait aux plus jeunes de former un rang à part

il faut bien qu'il y en ait pour assécher les marais et y répandre la cendre des autres.

Et ils se disent qu'il aurait mieux valu ne jamais entrer ici et ne jamais savoir.



Cette édition électronique du livre
Auschwitz et après I de Charlotte Delbo
a été réalisée le 29 août 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707344939).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
En couverture, "Ces visages que nous n'avons pas reconnus",
in *Le Convoi du 24 janvier*.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707344953